

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

"Proust est un prisme. Son objet est de réfracter et, par réfraction, de créer rétrospectivement un monde." Ainsi s'exprime Vladimir NABOKOV, l'auteur de Invitation à un voyage, après sa lecture de La Recherche du temps perdu, soulignant dès lors deux aspects-clés de l'œuvre : sa diffraction en images à la fois décalées et superposées, lumineuses mais floues, témoins d'une réalité explosée par les cent voix qui la restituent ; mais aussi la force de ces images démiurgiques qui font surgir des limbes du passé un monde qu'on y voyait enfoui. Le Temps retrouvé, conclusion d'une "recherche" où le même temps s'affirmait "perdu", s'annonce alors pour le lecteur comme l'espoir de retrouvailles mémorielles, c'est-à-dire du déchiffrement et de la réconciliation des mille images diffractées par le prisme proustien, par le "paléidoscope" auquel le narrateur du roman fait lui-même référence. Pourtant, Bernard de Fallois affirme, dans la conférence "Lecteurs de Proust", que ces retrouvailles projetées n'ont pas lieu, car le lecteur "découvre que le temps retrouvé ne l'a pas été" ; au lieu d'une reconstitution mémorielle, il apprend que "la révélation triomphale qui clôt le livre consiste moins à retrouver le temps qu'à le supprimer, à le dépasser, à le dissoudre, et que la joie qu'il propose est aussi inépuisable, aussi nous

blime et peu attirante qu'une vie éternelle où nous n'aurions plus ni cœur, ni visage, ni personnalité." Qui plus est, l'auteur, non content de ne pas tenir ses promesses, abandonnerait le lecteur, révélant dans ce dernier tome que "le salut cherché par Proust n'était valable que pour lui, qu'il a accompagné en vain l'auteur jusqu'à une vocation dont il est le seul à entendre l'appel." Le Temps retrouvé claqueroit donc au visage du lecteur telle une "dernière porte" par laquelle l'auteur s'enfuirait égoïstement. Cette "double déconvenue" insufflerait alors "quelque chose de funèbre [...]" dans la magnifique musique du Temps retrouvé, le roman sonnerait le glas des espérances d'un lecteur qui l'aurait lu comme quelque récit sacré, et ce Te Deum teinterait d'une note sombre l'harmonie d'une œuvre que Vinteuil lui-même avait composée... Bernard de Fallois semble donc placer d'emblée Le Temps retrouvé dans la catégorie des conclusions romanesques décevantes, en cela qu'elle n'apporterait pas au lecteur la satisfaction de certaines attentes d'ordre spirituel ; cela nous conduit donc à interroger les objectifs de l'œuvre tout entière afin d'envisager comment Le Temps retrouvé, pour filer la métaphore musicale initiée par Bernard de Fallois, parvient néanmoins à terminer en point d'orgue la partition jouée depuis les débuts de la fresque que constitue La Recherche du temps perdu. De quelle façon Proust réussit-il à proposer à son lecteur un dernier tome qui, non seulement achève l'œuvre, mais la parachève ? Il nous faudrait tout d'abord examiner de quelle façon la lecture de ce dernier tome peut être vécue par le lecteur comme la "double déconvenue" exposée par Bernard de Fallois, avant de voir comment l'auteur parvient à conclure de façon satisfaisante son cycle romanesque, pour, dans une dernière étape, le transformer en outil

légé au lecteur dans sa propre recherche de transcendance,

*

*

*

Une première approche du Temps retrouvé peut, en effet, ainsi que l'affirme Bernard de Fallois, entraîner une déception chez le lecteur.

Cette déception consiste tout d'abord à avoir cru, littéralement, à la promesse du titre de ce dernier tome, conçu comme la réponse à la quête entamée par le héros dans le tome I : récit initiatique, La recherche du temps perdu serait donc la quête d'un Grâal que la conclusion de l'œuvre annonce comme "retrouvé". Le lecteur s'attend probablement à une révélation sur le pouvoir de la mémoire, une façon de dompter le temps qui, maléfiquement, mène à la mort, un moyen, peut-être, de faire revivre les êtres chers en pensée... Et en effet, certaines révélations des tomes précédents lui ont permis d'imaginer cela, comme ce passage où le narrateur, un an après la mort de sa grand-mère, vit à Balbec un épisode intense où celle-ci lui apparaît, sous l'image du personnage vivant et aimant avec lequel il avait vécu ses premières vacances au Grand Hôtel, et non sous l'apparence méconnaissable qu'elle avait à sa mort. Cependant, la révélation qui attend le lecteur est d'un autre ordre : "le temps retrouvé ne l'a pas été", nous dit Bernard de Fallois. Et, en effet, ce n'est pas de retrouver le temps perdu qu'il s'agit, mais d'échapper au Temps qui, de quatrième dimension quantifiable, devient à la fin du roman une entité allégorique, comme en témoigne l'apparition de la majuscule : le Temps. Cette divinité aux pouvoirs démiurgiques transforme les êtres, généralement pour le pire, comme en témoigne le bal de têtes où presque plus personne ne se ressemble, où les vivants sont déjà à moitié morts, comme fossilisés : le duc de Guermantes prend l'apparence d'une statue, "d'une de ces belles têtes antiques"; Odette de Forcheville ressemble à la fois à "une grosse poupée

mécanique" et à "une rose stérilisé", et certains personnages acquièrent une telle monstruosité, comme la cécainomane "aux traits [...] déchiquetés", que le narrateur a l'impression de se promener parmi des créatures de cauchemar. Il comprend alors que, pour échapper à ce Temps cruel qui l'atteint lui aussi, il faut accéder à une "vérité extra-temporelle" dont il vient justement d'avoir la révélation, car dans ces "morceaux de temps purs" que la force des impressions fait surgir, le temps est aboli : l'éternité est accessible. Malgré l'importance de cette révélation, ce n'est certainement pas, en effet, celle que le lecteur espérait lire, et ce d'autant moins que le narrateur lui en promet une joie mystique, certes, mais - déincarnée...

Cette joie qu'expérimente le narrateur lors des trois épisodes qui rythment son épiphanie, alors qu'il arrive chez les Guermantes, puis qu'il attend qu'on le laisse accéder au salon, n'est pas une joie mineure. Les termes employés pour la désigner vont de "joie" à "allégresse", puis "félicité", pour finalement culminer en "extase". La tonalité mystique de ce dernier mot fait entrer le récit du parcours du héros dans une dimension chrétienne qui ne le quittera plus : et, pour goûter plus avant cette sensation extatique, le narrateur décide de quitter toute vie mondaine, une vie dont les "plaisirs frivoles" ne peuvent plus le retenir, incomparables qu'ils sont avec ce qu'il vient de ressentir. Il se consacrera désormais à la recherche de ces moments de grâce, pour vivre lesquels il faut une véritable ascèse. En effet, le surgissement de ces moments est rare, et l'individu ne peut les amener à lui par la force seule de sa volonté : il s'agit d'épisodes de mémoire involontaire. Ce constat, en soi, est déjà une déception pour le lecteur : en quoi Le Temps retrouvé pourrait-il lui servir de guide, s'il n'offre pas de moyen d'avoir prise sur ces épisodes, de guider cette joie jusqu'à soi, ou si la seule offre du narrateur est celle d'une ascèse et d'une réclusion comme celle dont il fait par la suite l'expérience ?

A travers le narrateur, Proust semble lui proposer de

Epreuve - Matière : 1020775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

renoncer aux plaisirs de la vie matérielle, dans l'hypothétique espoir de provoquer ainsi l'apparition plus fréquentes de ces moments d'extase... cette joie peut alors, en effet, lui sembler "aussi inépuisable, aussi sublime et peu attirante qu'une vie éternelle où nous n'aurions plus ni cœur, ni visage, ni personnalité." Le narrateur promet en effet que cette joie spirituelle est bien supérieure à l'amour ; il s'agit donc de ne plus vivre qu'en esprit, puisque d'ailleurs le corps est périssable et nous trahit. Le narrateur ressemble alors à un prophète rétiré dans une ascèse monacale où le lecteur ne peut que refuser de le suivre, et ce d'autant moins qu'il prône la valeur des souffrances qui permettent d'accéder à la vérité... L'illumination du narrateur ne se communique donc pas au lecteur.

De plus, si cette illumination ne gagne pas le lecteur, c'est aussi parce qu'elle va de pair avec le récit d'une vocation à laquelle le lecteur ne peut pas s'identifier. L'épiphanie du narrateur est en effet celle de la "vérité des essences" et de la mémoire involontaire, mais aussi celle de la possibilité de réaliser, enfin, son œuvre, et donc de se réaliser lui-même comme écrivain. Le tome s'ouvre sur le constat d'échec de l'aspirant-auteur qui est

un narrateur malade et pris par les mondanités, qui a toujours rêvé de poésie mais préféré l'amour et les salons parisiens à l'écriture. Au début du Temps retrouvé, la lecture du Journal de Goncourt semble entretenir ce constat d'échec car il voit bien qu'il n'a pas le talent de Goncourt pour observer les êtres; mais il découvre au fur et à mesure de ses épiphanies qu'il n'est pas un auteur réaliste, car pour lui la vérité niche dans les impressions, dans des signes que, à la manière d'un artiste symboliste, il faut déchiffrer. Alors, de l'aspirant-poète qui, dans le train vers Paris, constatait "Si j'ai pu jamais me croire poète, je sais maintenant que je ne le suis pas", le narrateur se mue en écrivain forcé, qui se dévoue à son œuvre pour qu'elle existe et lui survive, maintenant qu'il sait que le temps lui est compté. Son ardeur n'est pas seulement celle de celui qui recherche l'extase de la mémoire involontaire, mais celle de l'artiste habité par son œuvre et qui sait que "les vrais livres sont les enfants de l'obscurité et du silence." Ainsi, devant écrire la nuit et dormir le jour, il ne peut plus répondre aux appels du monde, et ne fait plus qu'écrire. De plus, il va jusqu'à sacrifier sa vie pour son œuvre, se comparant à une mère dévouée (on voit transparaître ici l'image des derniers mois de la Berma), et même, dans une métaphore christique, mourissant son œuvre "des morceaux de son corps", c'est-à-dire "de ses maux physiques et spirituels", comme le pélican avec ses petits. Évidemment, le lecteur ne peut pas s'identifier à cette façon de trouver "le salut", comme le dit Bernard de Fallois, à cette rédemption "qui n'était valable que pour lui", et cela vient s'ajouter aux déconvenues précédentes.

*

On comprend dès lors pour quelles raisons Bernard de Fallois parle de "quelque chose de funèbre" dans Le Temps retrouvé : ce qui semble, à ce stade, être à l'œuvre, c'est la destruction du lien d'identification qui reliait jusque là le lecteur au narrateur-héros. Toutefois, ce n'est pas pour autant qu'on peut affirmer que le roman faillit à conclure sagement la fresque dont il est le dernier tome.

Cette fresque, dans un premier temps, c'est celle de la Belle Époque et de son achèvement : l'enfance du narrateur, racontée dans Du Côté de chez Swann, se déroule au XIX^{ème} siècle, alors que la dernière prolepse du Temps retrouvé, qui mentionne notamment le déclin mental d'Odette, nous projette autour de 1930 : le récit couvre ainsi plusieurs dizaines d'années qui racontent le déclin de la noblesse et l'ascension de la bourgeoisie sous la III^{ème} République. Le personnage de Mme Verdurin est l'emblème de cette ascension sociale, puisque le narrateur s'aperçoit, lors de la matinée chez la Princesse de Guermantes, que ce titre n'est plus porté par la femme qu'il a connue dans Du Côté de Guermantes, mais par Mme Verdurin, devenue princesse par son dernier mariage. Le narrateur conclut alors que "Ce qui caractérisait le plus cette société, c'était sa prodigieuse aptitude au déclassement", ce qui termine également son propre récit d'initiation, puisqu'il réalise la fin du monde qui l'a tant fait rêver et auquel il a tenté de s'intégrer, le monde de la noblesse incarné par les Guermantes, sur lesquels il a depuis l'enfance projeté une image médiévale et légendaire. De plus, la diégèse du Temps retrouvé est principalement celle de la guerre de 1914-1918, qui symbolise à elle seule la fin de ce monde que les autres tomes nous ont présenté : l'affaire Dreyfus, cadre central des tomes où le narrateur fait son apprentissage du monde, n'y est plus du tout importante ; elle appartient même à un autre espace-temps, puisque la fracture causée par la guerre est aussi importante qu'une "faute".

géologique". Et la guerre, menaçant Paris de destruction, marque l'entrée dans ce nouvel espace-temps où se surimposent, pour le narrateur, des images mythologiques (Sodome), merveilleuses (des fées et une nuit), archéologiques (Pompéi), certes poétiques mais également menaçantes, comme le souligne Charlus. L'hôtel de Jupien, "un vrai pandémonium" semble alors devenir le cœur vicié d'une ville destinée à périr sous les bombes, comme dans une apocalypse : la Belle Époque est bel et bien terminée, et le narrateur peut clore son récit.

Mais, puisqu'un roman n'existe pas sans ses personnages, il faut également que l'auteur pense à offrir au lecteur un dénouement pour chacun(e) d'entre eux. Ainsi, Le Temps retrouvé est le lieu des deuils, des changements de cœur et des rédemptions, mais aussi celui des nouvelles liaisons... Robert de Saint-Loup, l'un des éléments fondateurs de la mythologie personnelle du narrateur, décède dans ce tome, alors que sa femme Gilberte devient une héroïne de guerre pour avoir défendu Tansonville contre les Allemands. La mère de Gilberte, Odette autrefois de Crécy, autrefois Swann, et maintenant de Forcheville, est devenue la maîtresse du duc de Guermantes qu'elle trompe néanmoins, faisant de lui "un risible Gériote". Jorël, personnage extrêmement vicieux de La Recherche (puisque il trahit Charlus, pervertit Saint-Loup, et entraîne Albertine dans la luxure), "excessivement sombre", dit le narrateur, trouve la rédemption par l'amour, devenant fidèle à sa compagne, mais aussi par le courage dont il fait finalement preuve à la guerre après des années à désertier... et Mme Verdurin régit en princesse de Guermantes sur la haute société parisienne. Appliquant la méthode qu'il prête à son narrateur, Proust offre dans ce dernier tome une nouvelle image à chacun de ses personnages, un dernier de "ces cent masques" qu'il aurait voulu créer pour chacun(e) d'entre eux et qui permettent au lecteur de comprendre la complexité de l'être humain. En effet, pour Proust, l'individu n'est

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

pas résumable à l'un de ses aspects : chacun voit autrui avec un regard différent de son voisin et, de plus, les êtres changent par la force démiurgique du temps... Il faut donc que l'auteur, grâce à une saga étendue sur plusieurs années, grâce à un narrateur intérieur au point de vue pourtant souvent omniscient, grâce également à la polyphonie, puisse offrir au lecteur une vision cubiste de ses personnages, c'est-à-dire en plusieurs dimensions. Et Le Temps retrouvé, offrant une dernière facette pour chacun de ses personnages - et dont la moindre n'est pas celle du Charles masochiste du Temple de l'Impudeur -, peaufine leurs portraits par quelques dernières paralipses - ou de simples bilans.

Conclusion d'une époque, dénouement pour les personnages : Le Temps retrouvé semble proposer la fin traditionnelle d'un roman réaliste ou naturaliste. Pourtant, il s'en distingue de plusieurs façons, et tout d'abord par la structure même de la conclusion qu'il propose. C'est le roman de la fin d'un monde, certes, du "crépuscule" d'une société ; pourtant, c'est aussi le roman d'un commencement, celui d'une société à la fois différente et semblable, où l'aristocratie décline, où les individus meurent et

disparaissent, mais où d'autres les remplacent immédiatement. Ignorants de l'ancien monde, ces individus en bâtissent un nouveau, qui fonctionne pourtant sur des règles similaires : ainsi, Mme Verdurin fait la pluie et le beau temps sur le monde sur lequel elle règne en tant que princesse de Guermantes aussi bien qu'elle le faisait autrefois dans son salon — mais de façon plus étendue. Capable de lancer des modes (comme celles contre Brichot et Charles), elle règle les codes de cette société qu'elle gouverne. De même, si le narrateur signale que le clivage entre Dreyfusards et anti-Dreyfusards n'est plus de mise à partir de 1914, c'est pour dévoiler qu'un autre clivage l'a remplacé : les patriotes contre "l'Internationale juive". Et, finalement, la guerre annoncée par Charles comme une apocalypse n'a pas eu l'effet escompté : rien n'a changé, dit le narrateur, ce sont toujours les mêmes "vieilles canailles" de la politique qui gouvernent, et le monde "écume de vanité". La conclusion de la fresque sur la Belle Époque se retourne sur elle-même pour proposer une vision spiralaire du temps et suggérer l'ouverture vers une nouvelle saga, celle de l'entre-deux-guerres, où le même récit, accompli par d'autres personnages, nous serait raconté. Et d'ailleurs, ces nouveaux personnages sont esquissés dans le récit de la matinée à l'hôtel de Guermantes, à travers les nouveaux venus que l'emblématique Américaine, amie de Bloch, représente à elle seule, mais aussi à travers la continuité génétique que celle de Saint-Joup incarne. Et, de spiralaire, la conclusion prend alors l'apparence d'une étoile dont le motif apparaît au narrateur lorsqu'il contemple la fille de Robert et de Gilberte : vers elle semble converger tous les chemins de sa vie à lui, puisqu'elle réunit les côtés de chez Swann

et de Guermantes de ses promenades enfantines à Combray. Si tout converge en un point central, tout peut également diverger à partir de ce même point : Jelle de Saint-Joup est sans doute le personnage central d'une œuvre... qui reste à écrire.

*

Et c'est finalement à cela que l'auteur semble inviter le lecteur : à écrire son propre livre, mais pas un livre de papier - un livre de chair = celui de sa propre vie. Le lecteur qui s'arrêterait à la "double déconvenue" remarquée par Bernard de Fallois serait un lecteur dans l'erreur, qui a cru que le narrateur serait pour lui un guide, et que Le Temps retrouvé devait être un livre sacré. Or, c'est de bien autre chose qu'il s'agit.

Le narrateur se justifie assez rapidement de son retrait du monde en expliquant que, si sa réclusion constitue "un rendez-vous capital avec [lui]-même", duquel il espère tirer la félicité ultime d'écrire, il s'agit d'un acte altruiste, d'un "égoïsme utilisable pour autrui", car les vérités qu'il cherche à élucider sont celles dont chacune a la prescience. En s'attelant à la tâche presque inhumaine de les "rendre claires, jusque dans leurs profondeurs", le narrateur travaille donc pour l'humanité. Le mysticisme à l'œuvre dans la toute dernière partie de Le Temps retrouvé peut donc induire le lecteur en erreur, en particulier lorsque le narrateur évoque le bâtiment qu'il laissera derrière lui, et dont il ne sait s'il sera une église emplie de fidèles ou "un monument druidique [...] désaffecté". Pourtant, il n'offre pas son livre comme un texte sacré fondateur d'une nouvelle religion, mais comme "un instrument optique" : cette image prosaïque, accompagnée de celle des lunettes de Combray, résume le projet de l'auteur (qui transparait ici derrière le narrateur), à savoir : fournir au lecteur un outil pour se déchiffrer lui-même : la vérité ne sera pas enclose dans le livre, mais celui-ci est

le moyen pour un lecteur autonome de parvenir à cette vérité. La phrase-clé du projet proustien est donc celle qui désigne le lire comme le moyen "grâce auquel ils ne seraient pas mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes." L'opposition entre le déterminant possessif "mes" et le groupe nominal "les lecteurs d'eux-mêmes" montre qu'il ne faut pas chercher à lire la vie du narrateur (ou de l'auteur) dans Le Temps retrouvé mais la sienne propre. En cela, le récit de la vocation du narrateur, s'il peut apparaître dans un premier temps comme un récit de salut personnel excluant autrui ("le salut cherché par Proust n'était valable que pour lui", écrit Bernard de Fallois), n'est utilisé en fait par l'auteur que comme une illustration = le narrateur n'est pas un prophète, il n'est qu'un exemple. D'ailleurs, si sa réalisation, à lui, est celle d'une œuvre littéraire, rien ne dit qu'on ne peut pas se réaliser autrement; la célèbre phrase "La seule vie véritablement vécue, [...] c'est la littérature" ne résonne pas comme un mot d'ordre général, mais comme une conclusion personnelle au récit initiatique du héros. De plus, la réapparition du boeuf en gelée de Françoise à la toute fin du roman ouvre une nouvelle perspective: le narrateur compare sa propre façon de construire son roman à la façon de cuisiner de Françoise, ne créant aucun rapport de hiérarchie entre les deux actes; qui plus est, on se souvient que, dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Norpois avait préféré le plat de Françoise au poème du narrateur. Tout un chacun peut donc s'accomplir dans la réalisation qui lui convient... ou ne pas y parvenir par manque de temps d'ailleurs! En effet, rien ne permet d'affirmer que la vocation du narrateur se concrétise par l'écriture d'un roman, puisque le récit se termine sur une prolepse = le roman n'est même pas alors commencé et le narrateur est déjà malade... parviendra-t-il à l'accomplissement?

De fait, le roman que nous refermons n'est pas celui du narrateur — ou en tout cas, nous ne pouvons pas en avoir la certitude —, c'est celui de l'auteur,

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Marcel Proust, qui a régulièrement pris soin de se distinguer de ce narrateur, avec lequel il partage de nombreux points communs pourtant, de ce "Monsieur qui dit Je et qui n'est pas toujours moi" comme il le désigne dans sa correspondance. De même, il a insisté sur le fait que son œuvre n'était pas un roman à clefs, interdisant par là-même qu'on cherche à reconnaître des êtres existants dans les pages de son livre. Mais, dans le même temps, il a reconnu que le narrateur était son double, ce narrateur qui n'est pas "toujours" lui, et qui s'appelle peut-être bien Marcel (voir La Prisonnière). Il a également tenu à introduire dans Le Temps retrouvé des personnages de patriotes dont il affirme à la fois que ce sont des êtres historiques, mais aussi les cousins de Françoise, personnage de fiction. Ces incursions de la réalité dans la fiction, cette narration sur (au moins) deux plans invite le lecteur à faire coïncider sa propre réalité avec la fiction qu'il lit : le narrateur est peut-être le double de l'auteur, le lecteur est donc peut-être aussi un nouvel avatar de cet individu en quête de soi... et de même que le narrateur avance vers sa vocation au gré de rencontres artistiques révélatrices (Bergotte, Elstir, Vinteuil) qui sont les décalques de rencontres de Proust (Anatole France, les peintres impressionnistes, Wagner), de même le lecteur est-il

invité à s'imposer ses propres modèles à ceux des plans précédents. Il n'y a donc pas de "dernière porte" dans le temps retrouvé, non seulement parce que la conclusion spiralaire nous indique un éternel recommencement, mais parce que les plans de réalité superposés invitent à une mise en abyme permanente et vertigineuse, où chaque porte s'ouvre sur la suivante. Le lecteur, invité à insérer sa propre existence dans l'œuvre du narrateur, elle-même insérée dans celle de Proust, est donc la dernière voix qui se mêle à la polyphonie du roman, à "la magnifique musique du Temps retrouvé".

Le lecteur idéal, selon Proust, est donc celui qui ne s'arrête pas à sa première déconvenue, ou même, encore mieux, qui n'en connaît aucune. N'ayant pas attendu qu'on lui transmette de façon descendante une vérité révélée, il aura utilisé "l'instrument optique" fourni par l'auteur pour devenir lecteur de sa propre vie et, surtout, il n'aura pas confondu ce dernier avec un "microscope". En effet, le portrait que fait le narrateur des premiers lecteurs de ce qu'il appelle ses "esquisses", dénonce une méthode de lecture erronée : ces premiers lecteurs ne comprennent pas l'outil qu'ils ont dans les mains et croient avoir affaire à un roman réaliste de plus, un roman qui serait celui d'un "fouilleux de détails" capable de ne restituer que "les tracés et les lignes" d'une réalité en deux dimensions observée de très près, par le biais d'un "microscope" donc. Or, le narrateur-auteur (ou l'auteur-narrateur) affirme s'être servi d'un "téléscope", pour voir les réalités lointaines et masquées par les profonds troubles de la mémoire et de l'inconscient, des réalités écrites en "signes hiéroglyphiques" dont il s'est fait le "traduc-

teur". Le lecteur réaliste, celui qui n'attend qu'une description plate d'un réel lacunaire, doit donc céder la place à un lecteur symboliste qui, comme Proust et son narrateur, a compris qu'une autre réalité se cache en nous et autour de nous, une réalité dont il affirme que tout le monde la pressent, mais que seuls les artistes peuvent révéler. Comme les Symbolistes, Proust, son narrateur et son lecteur veulent et doivent "déchirer le voile [...], atteindre l'essence cachée" que nomme ici BRUNETIÈRE, et pour ce faire, comprendre que tout est signe à déchiffrer autour de nous. Ainsi le narrateur dessine-t-il une trajectoire pour sa propre vie, qui passe par le signe révélateur qu'est Swann pour aboutir à sa petite-fille, Mademoiselle de Saint-Soup, devenue allégorie de la Jeunesse dans les yeux d'un narrateur qui sait lire - au sens de déchiffrer - les signes. Le lecteur de Proust n'est donc pas un disciple, il n'est même pas un élève, il est, lui aussi, le traducteur d'un monde qui l'entoure et le submerge parfois, et pour le déchiffrement duquel il ne lui manquait qu'un outil... Et voici que La Recherche vient combler ce manque: la traduction du monde peut commencer.

*

*

*

Ainsi, lorsque Bernard de Fallois décrit la "double déconvenue" que connaît le lecteur de Proust devant Le Temps retrouvé, il ne décrit pas celle d'un lecteur dans l'attente d'une conclusion romanesque - puisque celle-ci existe -, mais celle d'un lecteur qui se serait positionné en disciple attendant une vérité révélée que l'œuvre ne lui livre finalement pas. Cette déception est en partie compréhensible, car la proposition qu'affiche le titre du dernier tome, Le Temps retrouvé, est en effet remplacée par celle d'un Temps aboli par la découverte de réalités extra-temporelles, conduisant certes à une extase, mais accessible uniquement par l'ascèse, et confirmant la révélation de la vocation individuelle du narrateur. Cependant, l'auteur ne faillit pas à sa tâche de romancier, et offre au lecteur un dénoue-

ment qui conduit sa fresque de la Belle Époque en proposant le panorama de la fin d'un monde et celui de l'existence de ses multiples personnages ; de plus, cette conclusion, malgré le mot "FIN" apposé à la dernière page, se dévoile spiralaire et offre la possibilité d'un recommencement. Mais surtout, l'auteur prodigue un enseignement à son lecteur, en lui délivrant la clef de la lecture de son œuvre, qui est aussi celle de la lecture de sa propre vie : le roman se veut un outil que l'auteur lègue au lecteur afin que celui-ci, sur le modèle du personnage du narrateur qui n'est plus qu'un exemple, et non pas un prophète, entre dans la mise en abyme vertigineuse du roman et mêle sa propre voix au chœur des personnages. Pour ce faire, le lecteur doit comprendre le genre d'outil qu'il a entre les mains : un instrument de déchiffrement symboliste des signes qui l'entourent, et qui sont autant de fléchages sur le chemin qu'il doit suivre, dans la quête dont il est le héros. Le Temps retrouvé est donc la parfaite conclusion d'un récit qui va bien au-delà du roman, et qui réalise une partie des vœux de Victor SEGALEN qui, en 1910, critiquait âprement le genre en affirmant "Je ne peux croire au nécessaire triomphe du roman" : il lui reprochait en effet "sa ductilité" et le fait qu'il ne soit "même pas réversible" ; Marcel Proust, en réponse, invente le roman multidirectionnel, en perpétuel expansion, et dont l'action se déroule sur des plans parallèles, un roman qui ajoute une dimension poétique verticale à sa ductilité, et même une dimension picturale, impressionniste et cubiste, à sa trame romanesque. Nous sommes loin du Nouveau Roman... mais le roman nouveau est né.